

A peine arrivée en Australie, la jeune femme s'est passionnée pour l'art aborigène. De retour en France, depuis un an, elle veut faire connaître cette culture si particulière. Aujourd'hui, elle est à Pommiers, dans le cadre du festival

Au début, il n'y avait rien. Tout n'était que spirituel et immatériel. C'était avant la création du monde, avant le temps même ; c'était, le temps du rêve, le Tjukurpa. « Selon les Aborigènes, chaque élément de la nature en est encore investi. Eux y compris », explique Ève Passelègue. « Comme ils en sont les dépositaires, ils doivent le transmettre. Et cela va dépendre de leur naissance, de leur degré d'initiation. C'est très, très complexe. Si complexe que, parfois, je m'y perds ». La jeune femme sourit modestement. Pourtant, elle en connaît déjà un sacré rayon.

Il y a un peu moins d'un an, elle est revenue sur la région, après trois années passées en Australie. Dès son arrivée à Sydney, elle s'est tout de suite passionnée pour la culture aborigène ; et plus particulièrement son art pictural. « J'ai commencé par assister à des conférences, en français surtout, parce que c'était plus

pratique pour moi, à rencontrer des gens, à discuter ». Ève Passelègue est peintre. Les couleurs, la forme, la composition des œuvres qu'elle découvre lui parlent, lui touchent l'âme et le cœur. « Ce qui est étonnant, c'est leur incroyable modernité. Et pourtant, on y voit des symboles directement tirés de structures pariétales qui ont plus de 60 000 ans... ». Un mystère qui tarabuste sa curiosité intellectuelle, d'abord, puis humaine. « Avec mon mari et mes enfants, dès qu'on avait du temps, on partait en exploration dans le pays. Les paysages sont incroyables. On ne les voit nulle part ailleurs ». Ses pas la guident au centre de l'Australie, à Alice Springs et ses environs, non loin du mythique Ayers Rock. Ce faisant, elle pénètre dans des maisons communautaires où se perpétue l'art aborigène. Et l'idée germe dans sa tête : quand elle rentrera en France, elle fera tout pour le faire connaître. Elle se constitue d'abord un réseau solide sur place. « Un voyage en Australie, ça se prévoit très en avance », dit-elle. « Je devais avoir de solides attaches pour me lancer ». Puis, installée temporairement à Lissieu (elle va bientôt vivre à Charnay), elle ouvre sa galerie itinérante : Kungka. « Ca veut dire fille ou femme », traduit-elle. « Je ne sais pas si un jour je créerai une structure fixe. En itinérance, ça me pousse à bouger, à transmettre. En fait, c'est un système qui me va bien ».



1 Ève a créé une galerie itinérante, Kungka. « Ca me pousse à bouger et à transmettre. En fait, c'est un système qui me va bien », dit-elle / Photo C. Bally



2 Les Aborigènes sont investis d'un moment du temps des rêves. On retrouve ces instants fondateurs dans leur art et leurs rites / Photo DR



3 En trois ans passés en Australie, elle et son mari en ont profité pour visiter le pays. De quoi faire des rencontres inoubliables / Photo DR

REPÈRE

Raconte-moi l'Australie, aujourd'hui, salle des fêtes de Pommiers, 16 h 30 et 19 heures ; contes d'Anna Jahjah, musique de Raphaël Bein, rencontre avec Ève Passelègue autour de l'art pictural aborigène. Tarif : 5 € ; gratuit pour les moins de 12 ans. Vente des places uniquement à l'entrée.

Aujourd'hui, elle prendra part à l'après-midi dédiée à l'Australie, organisée dans le cadre du Festival en Beaujolais (Lire plus loin). L'espace d'un instant, elle tentera de partager ce petit bout de temps du rêve qu'elle a emporté avec elle. « Et en plus, il y aura une conteuse et un joueur de didgeridoo », se réjouit-elle. « Là-bas, vous savez, quand il y a un peintre, la musique et les histoires ne sont jamais bien loin ».

Céline Bally

■ Le « dot painting » au-delà des signes

Signe particulier des œuvres picturales aborigènes : ces points. « On appelle ça le dot painting », explique Ève. Mais pas que. « Cela va bien au-delà des simples formes. Il y a tellement de degrés de lecture », ajoute-t-elle. « Finalement, on ne sait de leurs toiles ce que les artistes veulent bien nous révéler ». Certes, leur art est entré sur le marché, mais la

symbolique reste. Cette fameuse transmission des moments du temps du rêve. « Je ne suis que profane », relativise Ève. « Ce que je veux, c'est montrer aux gens cette qualité visuelle surprenante, très contemporaine, cette force », ajoute-t-elle avant d'expliquer : « Les œuvres que je choisis sont réalisées dans les maisons communautaires. Elles sont sur

toile. Quand je les reçois, elles sont roulées, c'est moi qui les mets sur des châssis. Là-bas sur les marchés, on retrouve les peintures à même le sol ». Sans chichi. Sur les ventes de œuvres, 80 % vont à l'artiste, le reste, au fonctionnement de la Maison d'art.

> NOTE

www.galerie-kungka.com